

Les moustiques, le réchauffement global et la désinformation

Ma discipline ne compte qu'un très petit nombre de spécialistes et nous sommes en contact permanent. Il y a une dizaine d'années, nous avons commencé à voir apparaître un nombre grandissant d'articles traitant de notre discipline mais écrits par des gens que nous ne connaissions pas. Ces articles reposaient sur un thème commun : le « réchauffement global » est une menace pour la santé humaine ; il génère des augmentations majeures dans la transmission des maladies véhiculées par les moustiques ; les maladies vont se répandre à de nouvelles latitudes et altitudes partout dans le monde ; et le processus a déjà commencé.

Presque tous ces articles reposent sur de fausses idées : les maladies transmises par les moustiques sont « tropicales » ; un temps chaud et de fortes pluies signifient plus de moustiques ; les moustiques meurent par temps froid et plus de moustiques amènent plus d'infections.

C'est une absurdité alarmiste qui provient de l'ignorance car les moustiques communs secrètent un anti-gel naturel qui les protège durant l'hiver. La seule étude qui existe dans ce domaine est celle que j'ai réalisée. Lors des hivers de 1981-1982 et 1982-1983, j'ai arpenté chaque semaine un égout, dans une zone délimitée, pour compter les moustiques qui s'y abritaient. Je les avais marqués, à l'automne, avec des poudres fluorescentes. Ce qui me permit de déterminer leur taux de survie (ces espèces sont importantes dans la transmission du virus de la fièvre du Nil et de celui de l'encéphalite de St Louis).

Comme par hasard, le premier hiver fut très rigoureux, avec des températures largement en dessous de 0°C alors que le second fut affecté par El Niño. Mes résultats montrèrent que le taux de survie était élevé et identique pour les deux hivers. Il n'y a pas eu le moindre signe d'augmentation de mortalité durant les phases plus froides.

Autre exemple : en 1998-1999, l'hiver fut plus rigoureux à Volgograd qu'à New York mais le nombre de victimes humaines atteintes par le virus de la fièvre du Nil fut

bien plus élevé à Volgograd.

Un article paru dans la revue *Scientific American* prétendait que la malaria grimpaît en altitude dans les tropiques. Précédemment, l'auteur de cet article avait affirmé, dans d'autres publications, que l'éruption de fièvre jaune de 1993 dans l'ouest du Kenya était due au moustique *Aedes aegypti*, qui s'était réfugié à des altitudes supérieures en raison du réchauffement global.

Cette affirmation me déranga tout particulièrement car je dirigeais l'équipe d'entomologistes de l'Organisation Mondiale de la Santé qui enquêtaient justement sur cette éruption. Afin d'identifier les moustiques impliqués, nous sommes restés assis pendant 19 jours pour attraper les moustiques qui venaient nous piquer. C'était un travail épuisant mais ce fut le seul moyen de ramasser les espèces concernées, car elles ne sont pas attirées par la lumière et ne piquent que les primates.

Nous avons isolé le virus dans deux espèces forestières : l'*Aedes africanus* et l'*Aedes keniensis*. Il s'avéra que ce « début d'épidémie » n'eut lieu qu'entre les singes des forêts. Les seules victimes humaines furent celles qui s'étaient fait piquer parce qu'elles s'étaient aventurées en forêt. L'*Aedes aegypti*, le suspect habituel des villes et des villages, n'était pas présent dans cette zone. Tout n'était donc que du vent.

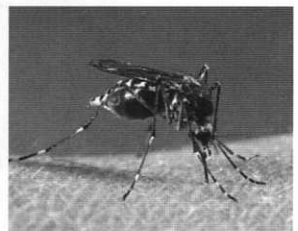
Ce qui m'attriste c'est que nous, les scientifiques, sommes relativement impuissants face à cette campagne de désinformation. Aucun d'entre nous ne nie que la température soit un facteur dans la transmission des maladies par les moustiques et que cette transmission puisse être affectée si le climat continue à se réchauffer. Mais il est immoral que les politiques trompent le public en attribuant la récente résurgence de ces maladies au changement climatique, notamment en Afrique.

Les véritables raisons sont bien plus complexes et les principaux déterminants sont les politiques, les économies et certaines activités humaines. Il est urgent et nécessaire de mettre en place une application créative et organisée des ressources, quel-que soit le climat.

PAUL REITER

Paul Reiter est entomologiste. Il a travaillé pendant 22 ans pour le département des maladies infectieuses transmissibles des Centres de prévention et de contrôle des maladies (CDC) aux Etats-Unis. Il dirige, aujourd'hui une nouvelle unité des insectes et des maladies infectieuses à l'Institut Pasteur, à Paris.

Moustique suceur de sang. L'explosion du paludisme est principalement la conséquence d'un manque de développement



Cet article est paru dans la revue *21st Century Science & Technology* Vol. 16, N°4, Hiver 2003-2004.